

Contribution à la discussion sur le "travail"

"A quel travail voulons-nous mettre fin ?", la question posée par Maxime, touche à un aspect fondamental du projet révolutionnaire : l'organisation de la production des moyens de subsistance dans une société post-capitaliste, communiste.

Maxime écrit : "*Dans nos échanges d'idées récents est souvent revenu le problème de la distinction à marquer entre « libérer le travail des hommes » et « libération des hommes des chaînes du travail » ; dit d'une autre manière, le slogan révolutionnaire correct est-il celui-ci : « abolition du travail salarié », capitaliste dans son ultime avatar, ou cet autre : « abolition du travail tout court » ?*"

Comme je l'ai déjà signalé, cette question peut se perdre dans des quiproquos stériles si l'on n'est pas d'accord sur le sens du mot "travail", si l'on ne précise pas dans quel sens ce terme est employé à chaque occasion que c'est nécessaire. Par exemple, on trouve chez Marx, d'une part, l'idée de la nécessité de "*l'abolition du travail*" dans une société communiste épanouie et, d'autre part, l'idée que "*le travail*" deviendra "*le premier besoin de la vie*". Si l'on ne comprend pas le mot "travail" dans des sens différents dans chaque idée, on est en présence d'une grossière contradiction. A un autre niveau, le slogan (rappelé par Maxime) "*Ne travaillez jamais!*", écrit sur les murs de Paris en Mai 1968 par les Situationnistes, pour un "non-initié", cela pouvait dire : "ne produisez jamais de quoi subvenir à vos besoins ou à ceux de la société" ou bien encore "ne faites rien qui demande un effort soutenu"...

Le mot "travail" est particulièrement ambigu, il possède un très grand nombre de significations et cela rend indispensable de ne pas s'y perdre. Il ne s'agit pas de réduire une problématique complexe à une simple question de sémantique, mais de se débarrasser des ambiguïtés sémantiques pour mieux aborder cette problématique. Pour les besoins des questions qui nous préoccupent je crois indispensable de distinguer trois significations principales du mot "travail".

Le travail comme effort assidu

La première est celle très générale, pas obligatoirement économique : *Activity involving mental or physical effort in order to achieve a result.* (Oxford Dictionnary), activité exigeant un effort mental ou physique en vue d'atteindre un résultat.

L'accent est mis sur le fait qu'il s'agit d'un effort soutenu en vue d'un objectif, quel que soit le type d'effort et quel que soit l'objectif poursuivi. Quand le poète prend sa plume, quand l'enfant entreprend ses devoirs scolaires à la maison ou quand l'agriculteur monte sur son tracteur pour aller labourer on dit qu'ils se mettent au "travail".

Maxime y fait allusion à plusieurs reprises, en l'appelant "effort", "effort assidu" et laissant entendre -me semble-t-il- que c'est dans ce sens que Marx emploie le mot "travail" quand il écrit dans les Manuscrits de 1844 que "*l'histoire dite universelle n'est rien d'autre que la génération de l'homme par le travail humain*" (PL, II, MS, p. 89) (*). "*Pour Marx, -écrit Maxime- l'exercice de la liberté et de la création requiert un effort assidu et peut, de ce fait, contenir des moments moins plaisants où il faut combattre l'envie de relâcher. Cet effort, qui n'est contraint que par notre humanité (distincte de la Nature), est fondateur de celle-ci.*" (Maxime 7fev15)

Le travail comme "activité vitale", "vie productive"

La deuxième signification est plus restrictive, plus économique, tout en restant très générale. Elle désigne l'activité productrice des moyens nécessaires à la subsistance de l'être humain. Marx, dans les Manuscrits de 1844, en parle comme de "*l'activité vitale, la vie productive*". (PL II, p. 63) Elle met l'accent sur la différence avec d'autres activités telles que les activités artistiques, les "loisirs" en général, qui ne participent pas, du moins directement, à la production de subsistance. Avec cette signification le concept de "travail" désigne un type d'activité qui existe, même si sous des formes très différentes, dans toute société humaine, car aucune ne peut vivre sans moyens de subsistance. C'est en ce sens qu'il est employé par exemple pour les

chasseurs-cueilleurs dans le débat autour des thèses de Marshall Sahlins (insistant sur la part très réduite du temps de "travail", le temps dédié spécifiquement à la chasse et à la cueillette, dans la vie des communautés primitives). Je pense que c'est aussi dans ce sens que Marx l'emploie lorsqu'il écrit, décrivant *"une phase supérieure de la société communiste"* : *"quand le travail sera devenu non seulement le moyen de vivre, mais encore le premier besoin de la vie"*. Le "travail" qui pour Marx doit devenir *"le premier besoin de la vie"*, est bien l'activité de production de la subsistance en général (*"un moyen de vivre"*), mais affranchie des tares aliénantes du passé et intégrée, unifiée avec les autres formes d'activité humaine. La production agricole deviendra une activité artistique en même temps que les activités artistiques deviendront aussi indispensables que de se nourrir. Il en est de même pour William Morris lorsqu'il décrit le "travail" dans une société post-capitaliste comme *"une joie"*. On y reviendra.

Le travail comme activité aliénée

La troisième signification du mot "travail" est encore plus restrictive et désigne l'activité productrice des moyens de subsistance, mais telle qu'elle a été pratiquée de façon aliénée dans les sociétés divisées en classes. Le travail est alors associée à la réalité de systèmes fondés sur l'exploitation où il est presque exclusivement réalisé par les classes "inférieures". De ce fait, le concept de travail est assimilé à celui de souffrance. Dans la Bible, quand ils sont chassés de l'Éden, Ève est condamnée à enfanter dans la douleur (d'ailleurs en français comme en anglais, le mot "travail" ou "labour" décrit le processus de l'accouchement) et Adam à "travailler" pour "gagner son pain à la sueur de son front". Le mot "travail" (*trabajo* en espagnol, *trabalho* en portugais) vient du mot *tripalium* qui désigne un instrument de torture pour les esclaves (1). Le mot "Arbeit" en allemand vient de la racine indo-européenne *orbho* puis des langues slaves *robu*, *robot* qui signifie *serf ou esclave*. Pour les patriciens romains ou les aristocrates féodaux le travail est infamant. Il faut attendre le capitalisme pour que le concept de travail soit "valorisé" et élevé au rang d'idéal et de fondement moral de la société. En son temps, le protestantisme a beaucoup fait dans ce sens. Au XXe siècle, le stakhanovisme soviétique, tout comme la devise "Travail, famille, patrie" du gouvernement de Vichy, ou le cynique "Arbeit macht frei" inscrit à l'entrée des camps d'Auschwitz et de Dachau, ont exprimé la même idéologie. Dans le capitalisme la déshumanisation du travail est portée à son degré ultime, comme en témoignent aujourd'hui les filets "anti-suicide" accrochés aux murs extérieurs de certaines usines en Chine.

Si l'on comprend "travail" comme la production de subsistance sous ces formes d'exploitation, d'aliénation, il va de soi qu'il disparaîtra dans une société post-capitaliste, communiste. C'est en employant dans ce sens le mot "travail" que Marx écrit en 1845 :

"Le 'travail' est par nature l'activité asservie, inhumaine, antisociale, déterminée par la propriété privée et créatrice de la propriété privée. Par conséquent, l'abolition de la propriété ne devient une réalité que si l'on la conçoit comme abolition du travail". (A propos du « Système national de l'économie politique » de Friedrich List, cité par Maxime).

Le mot "travail" est trop imbibé de ce que qu'il a été depuis des millénaires d'exploitation pour qu'il puisse être utilisé pour désigner l'activité productrice des moyens de subsistance dans une société débarrassée de la propriété privée et de l'exploitation.

On peut s'étonner que Marx n'ait pas ressenti le besoin d'être plus attentif à l'ambiguïté du concept dans certaines de ses formulations. Il aborde cependant la question dans une note, au début du Premier livre du Capital, à propos de la conception du travail chez Adam Smith :

"D'un autre côté, il [Adam Smith] pressent, il est vrai, que tout travail n'est qu'une dépense de force humaine de travail, en tant qu'il est représenté dans la valeur de la marchandise ; mais il comprend cette dépense exclusivement comme abnégation, comme sacrifice de repos, de liberté et de bonheur, et non en même temps comme affirmation normale de la vie. Il est vrai qu'il a en vue le travailleur salarié moderne." (PL I, p. 575.) Cela rappelle le reproche fait par Marx à Proudhon de *"ne voir dans la misère que la misère"*. Ici, Marx reproche à A. Smith de ne pas voir dans le travail son aspect d' *"affirmation normale de la vie"*. Certes, il lui accorde *"qu'il a en vue le travailleur salarié moderne"*, et qu'il a donc au moins partiellement raison. Mais ce faisant il affirme cette idée que le travail peut être une affirmation vitale.

Dans la 4^e édition en allemand du premier livre du Capital, Engels ajoute à cet endroit une note d'ordre sémantique :

"La langue anglaise a l'avantage de disposer de deux termes différents pour ces deux aspects différents du travail. Le travail qui crée des valeurs d'usage et se définit qualitativement s'appelle work, par opposition à labour ; le travail qui crée des valeurs et ne se mesure que quantitativement s'appelle labour, par opposition à work." (Engels, PL I, p. 1637)

Je ne connais pas suffisamment les nuances de la langue anglaise pour savoir ce qu'il en est. Le dictionnaire d'Oxford, se contente de définir "labour" ainsi : *"Work, especially physical work."*

Mais Engels a raison -si j'interprète bien sa pensée- d'associer l'aspect du travail comme créateur de valeur d'usage à ce que Marx considère une *"affirmation normale de la vie"*, et de lier son aspect créateur de valeur d'échange à ce que Marx désigne comme *"abnégation... sacrifice de repos, de liberté et de bonheur"*.

Cependant ces remarques de Marx et Engels ne suffisent pas à corriger l'ambiguïté qui parfois entoure l'emploi du mot travail.

Maxime en convient et propose la solution suivante :

"Je crois que, pour la discussion et la propagande, on a tout intérêt à simplifier les choses en utilisant deux termes non synonymes : on garderait "travail" pour désigner les besognes se rattachant directement ou indirectement à la production, à la circulation et l'entretien des moyens de subsistance, activité sans conteste indispensable biologiquement mais ne valorisant pas l'être humain, inhumaine au sens de Marx, inintéressante, donc, toute réduite au minimum qu'elle sera dans le communisme ; on adopterait quelque chose comme "œuvre" -- en suivant, pourquoi pas ? l'exemple de Hannah Arendt -- pour qualifier en général l'activité dégagée de la partie d'activité précédente, intéressante, humaine, parce que créative, communicationnelle, non contrainte et routinière, etc. Peu importe le choix des mots, au final, il suffit que ceux-ci recouvrent des contenus indiscutablement distincts." (8fév15)

Dans le complément à son texte sur le travail (9fév15), Maxime précise :

"La vraie activité humaine, c'est la création pour le plaisir de créer et de communiquer avec ses semblables, de s'épanouir individuellement en collectivité, de profiter de la vie de façon jubilatoire avec ses compagnons, simplement pour ça, sans autre nécessité que cela. C'est affirmer son humanité entière, tout bonnement, y compris contre la nature le cas échéant. C'est en même temps, donc, la liberté. La liberté est le contraire de toute nécessité qui ne découle pas de la volonté de l'homme, alors que la nécessité dictée à l'homme par les besoins naturels est extérieure à lui : elle est extrahumaine. Dans son expression des Gloses, Marx aurait bien mieux fait d'écrire : « Lorsque l'œuvre, qui n'est plus du travail, puisqu'activité humainement libre, sera devenue le premier besoin vital »."

Ces lignes méritent plusieurs remarques. La première concerne l'alternative liberté/nécessité.

L'alternative liberté/nécessité

Ce que Maxime considère une activité *"ne valorisant pas l'être humain, inhumaine au sens de Marx, inintéressante"* ce n'est pas seulement le travail exploité, aliéné, mais la production des moyens de subsistance en elle même, (le travail générique) y compris dans une société communiste. Il fonde cette idée -que je ne partage pas- sur l'opposition antagonique entre nécessité et liberté, telle que Marx la traite dans la fameuse conclusion du livre III du capital.

"A la vérité, le règne de la liberté commence seulement à partir du moment où cesse le travail dicté par la nécessité et les fins extérieures... (...)

"Dans ce domaine, la liberté ne peut consister qu'en ceci : les producteurs associés - l'homme socialisé - règlent de manière rationnelle leurs échanges organiques avec la nature et les soumettent à leur contrôle commun au lieu d'être dominés par la puissance aveugle de ces échanges ; et ils les accomplissent en dépensant le moins d'énergie possible, dans les conditions les plus dignes, les plus conformes à leur nature humaine. Mais l'empire de la nécessité n'en subsiste pas moins. C'est au-delà que commence l'épanouissement de la puissance humaine qui est sa propre fin, le véritable règne de la liberté qui, cependant, ne peut fleurir qu'en se fondant sur ce règne de la nécessité." (PL II, pp. 1487-1488).

Le mot "travail" est employé ici dans le sens de production de la subsistance en général, et non de travail aliéné, puisque Marx décrit ce que peut être cette activité lorsqu'elle n'est plus dominée *"par la puissance*

aveugle de ces échanges". Cependant elle est considérée comme ne pouvant appartenir au "véritable règne de la liberté" du fait qu'elle est soumise à "l'empire de la nécessité". Tout le raisonnement repose sur l'antinomie entre liberté et nécessité. Mais l'importance, la réalité de cette antinomie est largement dépendante des conditions dans lesquelles elle se pose. La nécessité s'oppose à la liberté dans la mesure où elle apparaît comme une contrainte à laquelle on ne peut échapper. Cette contrainte est d'autant plus réelle que sa satisfaction implique une action pénible, désagréable, que l'on ne souhaiterait pas réaliser si on en avait la liberté. Mais, si la production nécessaire est réalisée dans des conditions où elle peut être épanouissante, enrichissante, plaisante, "conforme à la nature humaine", elle peut devenir une activité désirable, choisie et voulue en toute liberté.

Maxime reproduit d'intéressants extraits des *Métamorphoses du travail* où André Gorz relativise la pertinence de mettre au centre de la problématique du travail uniquement ce qu'il appelle "le couple liberté/nécessité".

"Dans la philosophie grecque, - écrit Gorz- liberté et nécessité étaient antinomiques. L'individu devenait libre quand il s'affranchissait du fardeau des nécessités quotidiennes. Dans la mesure où l'étendue de ces nécessités croissait avec celle des besoins, l'autolimitation et la frugalité étaient des vertus indispensables de l'homme libre. Ces vertus n'étaient pas suffisantes. Pour affranchir l'individu de l'asservissement à la nécessité, il fallait aussi que celle-ci fût assumée pour le compte des hommes libres par des gens qui, par définition, ne l'étaient pas, les esclaves et les femmes. (...)

La seule différence importante avec Aristote est que, chez Marx, le déploiement de la liberté ne suppose plus -- c'est-à-dire dans une société communiste, aux forces productives pleinement développées -- que le fardeau de la nécessité soit endossé par des couches sociales non libres. La machine a pris la place des esclaves et les "producteurs associés" s'organisent de manière à réduire le travail nécessaire à un "minimum", de sorte que tout le monde travaille mais peu et que tout le monde déploie, à côté de son travail, des activités qui sont à elles-mêmes leur propre fin." [...]

"Si, à l'époque de Marx, liberté s'opposait principalement à nécessité, c'est que le travail à but économique aussi bien que le travail pour soi de la sphère domestique servaient essentiellement à produire le nécessaire et ne laissaient pratiquement pas de temps pour autre chose." (...)

"Or la sphère de la nécessité n'a aujourd'hui ni la même extension ni les mêmes caractéristiques qu'à l'époque de Marx. La presque-totalité des productions et des tâches nécessaires à la vie est industrialisée ; le nécessaire nous est fourni principalement par le travail hétéronome, c'est-à-dire par le travail socialement divisé, spécialisé et professionnalisé, accompli en vue de son échange marchand et dont ni la valeur d'échange, ni le but ou le sens ne peuvent être souverainement déterminés par nous-mêmes. (...) C'est donc moins aux "nécessités" de l'existence que nous sommes asservis qu'à la détermination externe de notre vie et de notre activité par les impératifs d'un appareil social de production et d'organisation qui fournit indistinctement le nécessaire et le superflu, le productif et le destructif.

C'est pourquoi, dans notre expérience quotidienne, ce n'est pas tant le couple liberté/nécessité qui est décisif mais le couple autonomie/hétéronomie. La liberté consiste moins (ou de moins en moins) à nous affranchir du travail nécessaire à la vie qu'à nous affranchir de l'hétéronomie, c'est à dire reconquérir des espaces d'autonomie où nous puissions vouloir ce que nous faisons et en répondre." (p. 268)

"J'appelle activités autonomes ces activités qui sont à elles-mêmes leur propre fin. (...) [Cependant] la réalisation du but autant que l'action qui le réalise sont source de satisfaction : la fin se reflète dans les moyens et inversement ; il n'y a pas de différence entre l'une et les autres ; je peux vouloir le but en raison de la valeur intrinsèque de l'activité qui le réalise et l'activité en raison de la valeur du but qu'elle poursuit." (p. 267)

Ma deuxième remarque par rapport à l'idée exprimée par Maxime suivant laquelle "la production,... la circulation et l'entretien des moyens de subsistance" est toujours "inhumaine au sens de Marx", concerne la dimension "générique" de cette activité.

La dimension "générique" de la production des moyens de subsistance

Lorsque Marx développe dans les Manuscrits de 1844 les différentes conséquences du travail "aliéné", "dépossédé", il met en relief quatre effets :

"1° Le rapport de l'ouvrier au produit du travail comme objet étranger qui le tient sous sa puissance." Son

produit lui devient "contraire et hostile".

"2° Le rapport entre le travail et l'acte de production à l'intérieur du travail ; c'est le rapport de l'ouvrier à sa propre activité comme activité étrangère, qui ne lui appartient pas. (...) C'est l'**aliénation de soi** venant après l'**aliénation de l'objet**." (...)

"3° Il transforme l'**être générique de l'homme**, sa nature aussi bien que ses facultés intellectuelles, en un être qui lui est étranger, en instrument de son existence individuelle, il l'aliène de son propre corps, ainsi que de la nature intérieure, il l'aliène de son essence spirituelle, de son essence humaine."

"4° Rendu étranger au produit de son travail, à son activité vitale, à son être générique, **l'homme devient étranger à l'homme**." (Les soulignés sont de Marx)

Ici, c'est tout d'abord le troisième effet du travail aliéné qui nous intéresse. (Nous reviendrons plus loin sur le quatrième.) En général, les deux premiers aspects de l'aliénation, par rapport au produit et par rapport à l'acte de production sont connus et cités. C'est moins le cas pour le troisième, par rapport à l'*"être générique de l'homme"*, *"son essence humaine"*. Il est pourtant fondamental, et découle des deux premiers effets. Il consiste, tel que je le comprends, en ceci. Ce qui est la véritable spécificité de l'être humain, son être "générique", par rapport aux autres animaux, c'est sa capacité à transformer le monde et par voie de conséquence à se transformer lui-même, de façon consciente, libre. C'est à travers la vie productive qu'il peut réaliser cette capacité. Mais, dans le travail aliéné, cette activité est vécue uniquement comme un moyen de gagner sa vie immédiate, un simple moyen de subsistance, pratiquement sans aucune prise sur le but et la façon de son activité. Cela n'a rien à voir avec la volonté libre et consciente de réaliser sa capacité la plus puissante, la plus spécifique : transformer le monde et lui-même. Son besoin le plus authentique, le plus conforme à son potentiel est nié, annihilé au profit d'un expédient de survie physique.

"La vie productive –écrit Marx– est la vie de l'espèce ; c'est la vie créatrice de vie. Le mode d'activité vitale renferme tout le caractère d'une espèce [species], son caractère générique..."

*"C'est précisément en façonnant le monde des objets que l'homme commence à s'affirmer comme un être générique. Cette production est sa vie générique créatrice. Grâce à cette production, la nature apparaît comme son œuvre et sa réalité. L'objet du travail est donc la **réalisation de la vie générique de l'homme**. L'homme ne se recrée pas seulement d'une façon intellectuelle, dans sa conscience, mais activement, réellement, et il se contemple lui-même dans un monde de sa création. En arrachant à l'homme l'objet de sa production, le travail aliéné lui arrache sa vie générique, sa véritable objectivité générale, et en lui dérobant son corps non organique, sa nature, il transforme en désavantage son avantage sur l'animal.*

De même, en dégradant au rang de moyen la libre activité créatrice de l'homme, le travail aliéné fait de sa vie générique un instrument de son existence physique.

Bref, du fait de l'aliénation, la conscience que l'homme a de son espèce se modifie au point que sa vie générique devient pour lui un instrument." (PL II, p.64)

"Son travail [pour l'ouvrier] n'est pas volontaire mais contraint. Travail forcé, il n'est pas la satisfaction d'un besoin, mais seulement un moyen de satisfaire des besoins en dehors du travail." (PL II, p.61)

Ce "besoin" qui n'est pas satisfait, c'est le besoin pour l'être humain d'agir volontairement en créateur du monde et de soi-même, à travers son activité productrice. C'est ce besoin dont Marx dit, plus de 30 ans plus tard, que, dans une société communiste, il deviendra " *le premier besoin de la vie*", et non plus " *seulement le moyen de vivre*".

Or, pour revenir à la question de départ de savoir si, comme le dit Maxime, toute activité productrice de biens nécessaires à la subsistance est " *inhumaine au sens de Marx*", on ne voit pas comment la " *vie générique créatrice*" pourrait exclure tout ce qui concerne la production de subsistance du seul fait qu'elle correspond à une nécessité immédiate. La production dans une société libérée ne nie pas cette nécessité, elle intègre l'effort pour sa satisfaction dans une activité unifiée, à l'échelle de l'universalité de l'être humain.

En fait, Maxime, apparemment en contradiction avec ce qu'il exprime par ailleurs, reconnaît et affirme clairement la nécessité de cette unification :

"Le travail –écrit Maxime– était une activité artificiellement séparée, au cours de certains développements

des sociétés, du reste des activités des hommes, cette séparation étant portée par le capitalisme à la plus grande échelle jamais connue. Dans cette optique, la séparation du travail est un mal violent et la résolution révolutionnaire du problème, dans le communisme, ne peut tout simplement revenir qu'à la suppression de la séparation, à la réintégration : « fabriquer » en même temps, au même niveau, les « objets » de subsistance ainsi que de reproduction biologique et les produits d'art au sens le plus large (incluant l'artisanat), de culture, de loisir, de discussion politique, d'amour, de convivialité, etc." (A quel travail voulons-nous mettre fin ?)

William Morris, qui a écrit sur l'activité productive dans la société future, insiste souvent sur l'idée que le bouleversement au niveau de ce qu'il appelle encore "travail" constitue le changement qui rend "possible tous les autres". (2) C'est une idée qui s'accorde avec ce que Marx écrit sur le quatrième effet du travail aliéné, et que nous avons précédemment cité :

"4° Rendu étranger au produit de son travail, à son activité vitale, à son être générique, **l'homme devient étranger à l'homme.**"

Marx poursuit : "Lorsqu'il se trouve face à lui-même, c'est l'**autre** qui est présent devant lui. Ce qui est vrai du rapport de l'homme à son travail et à lui-même, est vrai de son rapport à autrui, ainsi qu'au travail et à l'objet du travail d'autrui. D'une manière générale, la thèse selon laquelle l'homme est rendu étranger à son être générique signifie que les hommes sont rendus étrangers les uns aux autres, et que chacun est rendu étranger à l'essence humaine."

Il ne peut y avoir de révolution consciente tant que les hommes restent "étrangers les uns aux autres". Du dépassement de cette atomisation induite par le travail aliéné, de ce changement fondamental dépendent effectivement, comme le dit Morris, tous les autres changements.

C'est une question centrale, primordiale et qui doit être mise à l'ordre du jour dès les premiers moments d'une prise en main de l'ensemble des moyens de production par la population. Contrairement aux idéologies staliniennes qui font du sacrifice par le travail le ciment de la construction du socialisme, c'est dès le départ que la question de désaliéner l'activité productive doit être une priorité absolue.

A un moment donné, Lénine avait été conduit à proclamer que celui qui ne travaillait pas devrait être fusillé sur place. A l'exact opposé, le caractère volontaire, libre, de l'activité productive est une condition première de la construction d'une société émancipée.

Pour ce qui nous importe, la réflexion sur ce que sera la société future, sur ce que peut être le projet révolutionnaire aujourd'hui, il serait dangereux et de se cantonner à une énième exégèse des textes de Marx. Cette réflexion ne peut être fertile qu'en s'actualisant, en se nourrissant de la matière foisonnante des pratiques productives développées dans le mouvement de l'actuelle révolution industrielle.

La *commons based peer-production*, "la production entre pairs basée sur les communs", telle que nous la voyons se développer depuis plus de deux décennies, constitue un véritable germe de ce que peut être l'activité productive dans une société communiste. Le caractère volontaire, non-marchand, "non-hiérarchique", auto-épanouissant de la production se trouve dès le départ au centre la logique "hacker", des pratiques "collaboratives". Le développement concret de ces nouvelles pratiques se heurte aux mille entraves que lui oppose le contexte marchand et oppressif du système dominant qui essaie de les cantonner tout en en tirant profit. Il se confronte aux difficultés d'avancer sur des questions d'organisation nouvelles (hiérarchies volontaires, conciliation des aspirations individuelles et de l'efficacité collective, gestion de tâches plus ingrates, etc.) avec pour seules boussoles quelques principes généraux et, comme méthode, l'expérimentation collective, partagée sans secrets avec la volonté d'apprendre de ses erreurs. Prétendre traiter des questions du "travail" dans la société future, sans faire trésor des expériences de ces nouvelles pratiques en cours, c'est se priver d'une indispensable source d'enseignements. (3)

Enfin, à ce propos, je voudrais apporter un correctif à ce qu'écrit Alan sur l'évolution de André Gorz au cours des dernières années de sa vie. Alan semble dire que Gorz aurait abandonné son *"enthousiasme... pour les logiciels libres"* pour se *"réorienter"* sur la *"nécessité de l'abolition du travail"*.

Mais, premièrement, il n'y a pas de contradiction entre l'éthique des logiciels libres et la nécessité de l'abolition du "travail", compris dans le sens que prend ce terme dans les systèmes d'exploitation. Le dépassement du "travail" en faveur de *"la libre coopération et de la créativité personnelle"*, est même un des aspects centraux de cette éthique.

Deuxièmement, à ma connaissance, Gorz n'est jamais revenu sur cet "enthousiasme". Dans son dernier texte, rédigé peu de temps avant sa mort avec sa compagne, un article pour la revue *EcoRev*, intitulé "La sortie du capitalisme a déjà commencé" (<http://ecorev.org/spip.php?article641>), il écrit à propos des logiciels libres... et du "travail" :

"Il s'agit là d'une rupture qui mine le capitalisme à sa base. La lutte engagée entre les 'logiciels propriétaires' et les 'logiciels libres' (libre, 'free', est aussi l'équivalent anglais de 'gratuit') a été le coup d'envoi du conflit central de l'époque." (...) La définition que Pekka Himanen donne de l'Éthique Hacker est très voisine : un mode de vie qui met au premier rang 'les joies de l'amitié, de l'amour, de la libre coopération et de la créativité personnelle'. (...) Le travail sera producteur de culture, l'autoproduction un mode d'épanouissement."

Dans un entretien publié aussi dans *EcoRev*, en janvier 2006, (<http://ecorev.org/spip.php?article449>), Gorz parle de "protocommunisme" :

"C'est le hacker qui a inventé cette anti-économie que sont Linux et le copyleft - cet opposé du copyright - et a fait surgir le mouvement des logiciels libres. (...) La production de soi est ici production de richesse et inversement ; la base de la production de richesse est la production de soi. Potentiellement, le travail – au sens qu'il a dans l'économie politique est supprimé : 'le travail n'apparaît plus comme travail mais comme plein développement de l'activité [personnelle] elle-même' (Grundrisse, p. 231)."

Enfin, interrogé sur *"les rencontres et les influences importantes"* pour lui, Gorz cite, entre autres : *"un hacker, Stefan Meretz, cofondateur d'Oekonux"*.

Raoul, 2 juin 2015

Notes

*. PL II = Bibliothèque de La Pléiade, Éditions Gallimard, *Karl Marx, Œuvres*, Tome II.

1. <http://www.qualiblog.com.br/wp-content/uploads/2012/11/tripalium.png>

2. Voir en particulier dans "Nouvelles de nulle part", chap. XV.

3. Le livre de Sebastien Brocca, *Utopie du logiciel libre – Du bricolage informatique à la réinvention sociale*, (ed. Le passager clandestin, 2013) est particulièrement profond et intéressant sur ces questions.
